

Jean-Marc Sourdillon.

N'est pas là

Éditions Gallimard, 2025.

Le livre de poésie que Jean-Marc Sourdillon vient de publier aux éditions Gallimard porte un titre étrange : *N'est pas là*. Ce titre suscite au premier abord la perplexité. Il ne se contente pas de dire l'absence ; il semble se jeter avec elle dans le vide et il se présente lui-même comme blessé, amputé d'une partie de soi par le manque vers lequel il fait signe. Son auteur paraît l'avoir laissé délibérément incomplet : le verbe « être » y reste sans sujet... De sorte qu'une question se pose d'emblée à l'esprit du lecteur : *Qui n'est pas là ? Qui manque à l'appel ?*

Dans un premier temps, le livre vient apporter des réponses, en évoquant tour à tour deux absences, celle d'un fils parti vers un pays lointain, et que ses parents accompagnent en silence jusqu'à l'aéroport, un matin de septembre, puis celle d'une mère disparue dans le grand âge au terme d'une longue vie de fatigue et d'épreuves. Un fils, une mère, ce sont là les séparations les plus douloureuses ; ascendance ou descendance, l'une et l'autre ouvrent une solitude cruelle : il faut apprendre à vivre avec ou dans l'absence. « On ne pourra plus parler comme avant », on est là, tout désemparé, amputé d'une proximité qui est une partie de soi-même, comme vivant désormais au milieu des débris... La mère, quand elle meurt, ne brise-t-elle pas définitivement la bulle de lumière dans laquelle on avait vécu jusqu'alors sans même le savoir ? Rien ne sera plus comme autrefois... Le sourd travail du deuil remet au monde celui qui avait oublié que naître n'est jamais complètement achevé.

L'écriture ne se contente pas de décrire minutieusement la déchirure, elle la creuse, elle l'analyse, elle la pense et en fait un savoir. Elle en étudie la composition jusqu'à transformer cette formule déroutante, cet obsédant « n'est pas là », en une sorte d'être paradoxal, un sujet à part entière avec lequel il faut compter. (« N'est pas là » est notamment le sujet de la dernière partie du livre) : il devient le nom même de l'absence avec qui l'écriture a engagé une interminable conversation. Il est le nom de ce qui crie en nous : la colère mêlée d'amour, la solitude, la souffrance. Le nom de ce que Baudelaire appelait « la Douleur » et qui fait vibrer la voix. Le nom de ce qu'il reste quand le cœur a été mangé ou consumé. La vie nue de « n'est pas là » est une vie tissée d'absence et dans laquelle il va falloir retrouver des raisons d'être qui ne seraient ni extérieures ni artificielles mais feraient corps avec le manque lui-même. C'est en effet dans le manque et la distance que réside une aptitude à tisser de

nouveaux liens ; ils supposent de se rendre attentif pour retrouver le chemin d'un consentement au monde proche : lumière du jour, chant des oiseaux, rires et sourires, tout ce qui porte sur cette terre de la lumière et de la joie...

On a compris que ce n'est pas à l'enfouissement dans la mélancolie que l'épreuve de la perte ou de la distance conduit Jean-Marc Sourdillon, mais vers tout autre chose qui est de l'ordre de l'aspiration, de l'appel, voire de la naissance : « Parler comme si je n'étais pas encore né, mais que je pressentais l'imminence de la naissance., que dans un instant j'allais naître, inexorablement naître. »

Philippe Jaccottet, dont Jean-Marc Sourdillon est proche, définissait le poème comme un *viatique*. C'est précisément la fonction ou la valeur qu'il prend ici. Il apporte des provisions en vue du dernier voyage, comme « en vue de naître¹ », ainsi que le disait déjà le titre d'un précédent recueil du poète, ou de renaître, c'est-à-dire de surmonter l'épreuve qui est infligée. La poésie, qui est elle-même tout entière une affaire de liens et de coupures, aide à affronter cette traversée. Elle aussi, depuis qu'elle existe, s'interroge sur son sens et pose la question de sa raison d'être. Peut-être est-elle la vulnérabilité même de la parole, son écorce la plus fine, sa voix la plus frêle... A moins qu'elle soit ce goutte-à-goutte, ce mot à mot, qui instille dans nos veines fatiguées un peu de force, un peu de sens... Peut-être la poésie est-elle encore cette voix qui nous mord le cœur lorsque quelqu'un s'en va, et ce peu qu'il nous reste lorsqu'on a tout perdu : « voix qui fore dans la nuit, qui appuie, qui fortifie, voix par où passent les lumières ». C'est à Henri Michaux que je songeais parfois en lisant ce livre de Jean-Marc Sourdillon.

Il n'est pas sans importance que ce volume où alternent et dialoguent la prose et les vers libres soit tout simplement sous-titré « poésie » par son auteur qui sans doute ne le conçoit pas comme un recueil de poèmes avec ce que cela supposerait de pièces achevées et plus ou moins refermées sur elles-mêmes... C'est un *travail de poésie* et un travail sur la poésie puisque l'absence vient creuser la langue, interroger sa capacité et donner à entendre des voix. N'est-ce pas une tâche propre à la poésie que de rapprocher sans cesse l'une de l'autre la disparition et la naissance, de souligner la précarité et la fugitivité des instants heureux, et de nous initier ainsi à notre finitude ? Elle nous apprend tout simplement à vivre dans le temps qui est le nôtre. Elle nous y accompagne et nous y soutient. Et pour cela elle s'entretient avec la perte. La poésie qui commence plus ou moins toujours par suspendre en songe sur le papier le vol du temps et par y désirer éperdument l'infini, est en définitive le

¹ *En vue de naître*, éditions de l'Arrière-pays, 2017.

lieu de notre éducation à la finitude. C'est également en elle que s'opère le retournement de l'absence en présence : « n'est pas là » dit que je suis là !

Jean-Michel Maulpoix